

“ Alors Pierre, revenu à lui, dit : “ Maintenant je reconnais véritablement que Dieu a envoyé son ange, et qu’il m’a délivré ”

Cette délivrance miraculeuse de Pierre allait-elle se renouveler pour la pauvre malade ?

Elle n’était pas gardée dans une prison, mais dans un cloître, plus fermé qu’une prison, *et les prières de l’Eglise s’élevaient aussi pour elle.*

Des chaînes de fer n’emprisonnaient pas ses membres ; mais un corset de fer meurtrissait son corps, et la maladie paralysait ses mouvements. Un ange allait-il venir la délier, la faire lever et marcher ?

Pendant ces minutes d’attente, sa douleur devenait plus intense ; mais en même temps elle éprouvait une impulsion intérieure irrésistible, qui la poussait hors de son lit. Il lui semblait entendre une voix secrète qui lui répétait la parole du divin Maître au paralytique : “ lève-toi et marche ; ” mais non, c’était plutôt la parole de l’ange à Pierre : “ Lève-toi promptement ; prends ta ceinture, mets ta chaussure à tes pieds prends ton vêtement et suis-moi.”

Alors recueillant toute son énergie, elle fit un suprême effort, et se jeta en bas de son lit.

Quand elle fut debout sur le plancher de sa chambre, sans corset de fer, sans béquille, toute douleur cessa subitement. La guérison était-elle réelle ou n’était-ce qu’une illusion ? Comme saint Pierre, elle hésita. Comme saint Thomas, elle voulut toucher du doigt le miracle dont elle était le sujet. Elle passa ses mains sur son dos, si sensible encore une minute auparavant ; elle pressa les articulations de toutes ses forces. Elle ne sentit plus l’ombre d’une douleur. Elle se redressa, posa ses poings dans son côté gauche où il y avait naguère une cavité douloureuse. Plus rien. Tout mal avait disparu. Elle avait été instantanément et complètement guérie. Toutejoyeuse, sans prendre le temps de mettre ses bas, elle mit ses chaussures, et courut dans la salle de sainte Anne en ce moment déserte, emportant avec elle sa béquille qu’elle voulait donner à la sainte. Elle s’agenouilla au pied de sa statue, et lui dit : “ Merci, bonne mère ; voici ce bâton qui m’a servi d’appui pendant si longtemps ; je vous l’apporte, soyez dorénavant mon seul soutien.” Puis, suffoquée d’émotion, elle se mit à pleurer ; mais c’était des larmes de joie et de reconnaissance. La messe n’était pas encore terminée. Elle retourna à sa chambre, s’agenouilla au pied de son lit, et mêla de nouveau quelques larmes à ses prières. Puis elle se releva et, de sa main gauche naguère impuissante et tout à fait débile, elle souleva de terre un large pot rempli d’eau, en versa dans son bassin, et commença sa toilette.

Elle l’avait finie, et elle regardait, avec un sentiment que l’on devinera, son corset en fil de fer qu’elle avait étendu sur son canapé, lorsqu’une servante nommée Emilie survint, apportant à Madame Michon sa tasse de café.

“ Emilie, lui cria-t-elle, je suis guérie ! ” et comme Emilie la regardait